

# JOURNAL DE GUIGNOL

## ADMINISTRATION

GUIGNOL. . . Rédacteur en chef.  
GNAFRON . . . Caissier.  
MADEEON. . . Cordon bleu.

Toute demande d'abonnement, même accompagnée du montant et affranchie, ne sera pas agréée.

### NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

## Drolatique, satirique, amphigourique

cascadeur, fouaillieur et gouaillieur; épatant, ébêtant et désopilant;  
très-peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard

A LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES EMBLÉMATIQUES

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

**DÉPÔTS : à Lyon, chez tous les Libraires**

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal :  
Aux FACTEURS-RÉUNIS, Passage des Terreaux.

## RÉDACTION

COGNE-MOU . . . Rédacteur.  
CLAUQUE-POSSE . . . id.  
JÉRÔME . . . id.

Pour être admis à faire des armes dans l'armée de Guignol, point n'est besoin d'être académicien, et l'orthographe n'est pas de rigueur.

Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

Pour satisfaire aux nombreuses demandes d'abonnement qui nous sont adressées de toutes parts, nous nous voyons obligés d'enfreindre un des articles de notre programme.

A partir du premier janvier, nous recevrons, des départements seulement, des abonnements de 6 mois au *Journal de Guignol* au prix de 4 fr. en bons de poste.

Et pour faciliter la vente à MM. les libraires du dehors, nous leur ferons des expéditions de 10 exemplaires avec les remises d'usage, payables de trois mois en trois mois et d'avance.

Un dépôt du journal a été établi à Paris, à la librairie Calvet, rue Notre-Dame-des-Victoires, 11.

## VINGT-SEPTIÈME

### AUX GONES DE LYON

Hein ! z'enfants, je vous n'en ai ben fait voir de toutes les couleurs c'te fois ; vous n'êtes ben contents, je pense. Ah ! c'est que quand je m'en mêle faut tirer l'échelle après moi. Fallait voir le jour de la St-Sixvestes comme tous les lyonnais s'en payaient z'une tranche ; y se seraient quasiment tiré le poil pour n'en avoir leur part de ces étrennes que je leur z'y ai payées ; les marchands n'en étaient tout dépointelés à force d'allonger les guiboles, y n'ont le cognolon en plein démantibulé ; aussi gn'y m'a fallu repasser à tous du jus noir et de balons de sucre d'orge pour leur refaire l'estome ; faut voir comme ça vous les requinque joliment,

## FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

### CAMÉES LYONNAIS

#### Tourne-Broche et Papier-Timb. é

Oui, mes bons amis, de même qu'on vous voit promener vos loisirs côte à côte, du quai St-Antoine à la place Bellecour, vous allez figurer dans les colonnes du *Journal de Guignol*, l'un à côté de l'autre, comme deux camarades.

Ils sont âgés tous deux, tous deux gros et bien nourris. Tourne-Broche porte à l'ordinaire une cravate blanche, de gros souliers et un habit noir coupé sur la forme de ceux des frères hospitaliers. Sa tête penche un peu en avant, sa figure est fraîche et rosée, ses cheveux sont tout blancs. Papier-Timb. est assez congrûment vêtu, il se redresse crânement et chausse ses pieds de souliers vernis ; des lunettes d'or ornent sa figure et lui donnent une vague ressemblance avec la face du lion prodiguée en ronde-bosse sur les monuments publics de la ville.

Tourne-Broche a fait fortune en vendant de la soupe aux têtes couronnées et aux grands personnages de l'Europe.

D'après la chronique, Papier-Timb. n'aurait rien gagné à débiter sa marchandise, sinon qu'il est resté un

allez. Y font rien que passer maintenant toute la journée, les licheurs.

Ça fait, comme ça, que tout le monde n'a été ben aise de satisfaction ; et moi je me sis allongé tout à plat sus le pucier du contentement quand je n'ai vu que j'avais si bien arrapé la traile de vos désirs. Gn'y a ben eu de jaloux que voulient faire leurs embarras et que disaient que mes images valaient rien, censément pace qu'elles étaient un peu machurées : c'te bêtise, comme si je n'étais, moi, un artiste et si je pouvais avec ma trique dessiner de portraits comme M. Lemercier de Neuville. Les imb'ciles, qu'y z'égardent donc, y verront ben que je sis rien qu'un apprenti. Mais, nom d'un rat, quand je saurai faire, c'est moi que me charge de coller, à coups de tavelles, leurs vilains museaux en bau-devant de ma boutique à blagues ; y se donneront d'air aux bêtes que sont à la porte des droguistes de la rue de l'Enfant-qui-Pisse. Laissez faire, mes mamis, je sais déjà arraper un pif ; quand je n'en serai aux œils, gare de devant, je vous retrouverai ben, espèces de masques, ayez pas peur.

Mais y z'ont aeu beau chanter, ça n'a pas empêché que vous autres, z'enfants, vous avez fourré les cinq doigts et le pouce dans un sac à caramels. Faut dire aussi que vous n'avez pas de miel aux œils, que vous avez joliment su décapiller mes papillottes et deviner mes rébus ; vous z'êtes pas de ces sourdiards à qui y faut tout gueuler, vous apincez la frimousse de la vérité à travers les châssis et les rideaux que c'est une bénédiction. Gn'y a qu'à vous faire voir le bout de l'oreille, vous reconnaissez tout de suite c'te vieille bourrique de... suffit, z'enfants, nous nous entendons.

type achevé de prêtre du temple de Thémis. Les coutumes, le code, les recueils des lois et arrêts ont dû lui servir de langes dans son berceau : il est homme de loi malgré lui. On me dirait qu'il a donné le jour à la nombreuse lignée de jeunes gens qu'on voit, la figure jaune, le nez en pique-bise surmonté de lunettes, un portefeuille sous le bras, errer aux alentours du Palais-de-Justice, que je n'en serais pas surpris.

Quels sont les liens qui unissent si étroitement nos deux compères, liens si intimes et si artistement tressés qu'on ne voit jamais Tourne-Broche sans voir aussi Papier-Timb. ?

C'est l'amour !

Oui l'amour ! d'abord l'amour des belles : car nos barbons coulent encore d'heureux jours en laissant l'esquif de leur vie dériver sur le fleuve de Tendre. Heureux hommes ! ils ont conservé de leur jeunesse le goût des péchés mignons et des délits de bergerie.

Ensuite l'amour de la bonne chère : ce sont deux fins dineurs, qui savourent avec art les mets délicats particuliers à chaque saison. Pour eux, point de primeurs, point de mets coûteux, importations des pays lointains ; les produits locaux bien choisis, bien préparés, voilà tout.

Enfin, nos amis professent un culte inébranlable pour l'irrigateur, cet instrument, digne présent des Dieux, au moyen duquel ils s'administrent des bouillons... rafraichissants, astringents, apéritifs et autres. C'est encore un amour.

Il va sans dire que Tourne-Broche est le Mécène, Papier-Timb. le commensal.

A présent donc que vous n'avez chacun votre part de marionnettes et de pantins, les petafinez pas. Nous allons avoir maintenant de fameuses areprésentations avec une collection de poutrones et de polichinelles comme celle-là : de pillandrins que veulent n'imiter les riches, que mangent rien que de soupe toute la journée et que font jeûner leur ventre pour fourrer leur piau dans de z'habits à la mode ; de riches que sont intéressés comme si y z'avient peur que l'argent leur manque et qu'écorcheraient un pou pour n'en vendre la piau ; de grelus que marchent à plat-ventre devant leurs patrons toute la semaine et que font claquer leur fouet le dimanche avec des petites canantes que les gobent pour de bon ; de pauvres melachons que font la bête pour avoir de foin ; de bargeois que parlent toujours en faisant la bobo pour se donner d'air à de z'hommes sérieux, comme y disent ; de griffardins et de marchands de paroles que savent pas tant seulement faire une addition et que voudriont tenir le Grand-Livre et même la caisse du pays, que se mêlent de nous donner des leçons, que font semblant de savoir ça que se passe dans les pays étrangers quand y connaissent pas seulement ça qui arrive dans leur quartier ; et pis avec ça une fourchette de benonis qu'avaient toutes ces frimes sans rechigner. Ça sera drôle, z'enfants ; nous allons joliment faire sauter tout ce monde là et pis d'autres encore, vous verrez. Ah ! c'est qu'y n'est pas prêt de finir le défilé des z'imb'ciles et des vantards, c'est pire que la procession du dimanche des bugnes d'autrefois ; ce sera ben une autre mascarade que celle de Mardi-Gras. N'y aura de quoi s'en tordre le ventre de rire, et si ça sert pas à rame-

Après le déjeuner et la dégustation du moka, nos barbons vont à pas lents rendre visite au tabac de Mme Gertrude ; la pente, et aussi l'habitude, les entraîne dans les maronniers de la place Bellecour. Là siègent les bonnes d'enfants, les fraîches nourrices, les sémillantes femmes de chambre ; nos bons vieux regardent avec tendresse les jolis babies, leurs poches sont remplies de bons, chacun en a sa part, les femmes de chambre, bonnes et nourrices reçoivent en outre les compliments toujours polis et bien sentis des deux compères ; on parle mimi, nanan, bibi, tatan ; les deux vieux se passent la langue sur les lèvres, — toujours histoire de s'affriander.

L'heure du diner sonne, heureux mortels ! ils quittent des amours pour retourner à d'autres amours.

Enfin le soir on les voit reparaitre sur la place Bellecour ; mais cette fois il y a du changement dans les allures : on se contente de jouer de la prune et des verres de lunettes. Ah ! mais... c'est que la galerie à l'œil ouvert, c'est l'heure où le monde qui s'observe ourdit les calomnies et les cancons, soyons sages ! Nos compères repaissent leurs yeux, toujours pour entretenir l'appétit, mais ne parlent jamais qu'à des crinolines orthodoxes.

Les méchants prétendent que toute cette épopée amoureuse se termine chez quelque grue coriace, où l'on entre avec un bouquet composé de violettes et d'un billet de banque.

Pardonnez-moi, mes bons vieux, j'aime tout en vous, même vos défauts ; mais il est bien permis de plaisanter un peu avec ses amis.

CLAUQUE-POSSE.

ner sus la grand'route du bon sens c'te tripotée de pillereaux, d'avanglés, de boimes et de galavards, ça vous fera toujours balader un petit quart-d'heure avec c'te bonne vieille gaité qu'avait donné à têter à nos grand p'pas, et qu'en avait fait ces fameux lurons qu'avait la comprenette aussi solide que la pogne.

Vous z'inquiétez pas, les gones, y faut rire de fois que n'y a et le plus souvent qu'on peut : ceux que rechignent sont pas les plus sages, allez; seulement faudra pas oublier tout de même, z'enfants, en faisant sauter les marionnettes, que nous avons aussi notre petite comédie à jouer chacun : vela encore un acte de l'esistence que commence, reste à savoir comment qu'y se passera et si nous en verrons tous la fin; nom d'un rat, ça m'en flanque une favette que m'applatit le ventre comme un matefain. Ah! bast, assez de tristesse comme ça pour aujourd'hui, nous sommes dans la semaine des réjouissements; on vous repiquera les sermons en Carême. Pour le quart-d'heure, faut se faire de bosses; gn'y a une odeur de brioche par toute la ville que me remonte le reloge de l'appétit. Nom d'un rat que ça sent donc bon; ça sent le beurre, les œufs, la farine, la cochonnaille, le vin blanc; ça embaume, quoi? Et pis faut voir derrière les vitres, comme ça a l'air bon, comme c'est doré; c'est pas de miches, allez, avec ça que tout le monde font voir de gnaques si longues, si longues de faim et de joie, qu'on dirait de touches d'orgues; et les pâtisseries, sapristi, c'est eusses que jubilent. L'autre jour c'était les confiseurs qu'avient ramassé toutes les demoiselles les plus chenuises pour vendre de papillotes; maintenant elles ont changé de bocal, elles distribuent de brioches; elles vous ont de quinquets que vous alument la pratique un peu bien; c'est y canant! c'est y canant!

Allons, z'enfants, de nappes, de serviettes, de verres; dépêchez-vous; hardi! les gones; n'avez pas la fève au moins, et n'oubliez pas de crier le roi boit et de coquer la reine. Vous me direz ceusses qu'auront triché.

Mais vela ma patisserie que me fait la bouche en cœur; ma foi, je vous lâche, z'enfants, jusqu'à dimanche prochain.

GUIGNOL.

## GUIGNOL EN COLERE

*Un rayon de soleil a dissipé les brouillards, Guignol reprend sa lecture.*

— Tu divagues, poète insensé; tout-à-l'heure ta muse égratignait, à présent elle pleure! Au feu de ta colère, avec ses doigts d'airain, elle tordait les pieds d'un vers alexandrin Pour le jeter au front de ces filles perdues

Qui, phalènes brillants, voltigent dans les rues, Et voilà qu'à ton tour maintenant tu les plains Com. me Vincent de Paul plaignait les orphelins. C'est qu'elles sont à plaindre. Oh! ce ne sont pas elles Qu'il faut frapper ainsi de tes verges cruelles, Mais bien, ces gens vivant de tous sales tripots, Qui sur l'hydre d'une chair prélèvent des impôts; Ces jeunes gens masés, flétris par la débauche, Qui n'ont qu'un, d'adancier de chair sous le sein gauche! Ces brutes sans ve. rogue, aux sentiments vicieux, Sur les femmes toujo. ves bavent des mots grossiers: Ils les souillent d'abonu d'ineffaçables taches,

O ma sainte colère! illumine tes yeux. Marque d'un fer brûlant tous ces êtres hideux, Ces vieillards décrépits, fardés, dont la perruque Voudrait cacher le temps qui dé. ouilla leur nuque; Fustige les pil. liers de ce lieu d'infamie;

Voyoux mangeant un pain pétri d'ignominie! Ce sont des paresseux cyniques, éhontés, Brûlés par l'alcool, dont les yeux hébétés Cherchent dans un piquet s'ils auront bonne chance! Les cartes!... voilà bien leur livre de science! Ils sont là, dans un coin, sur la table accoudés, Ejaculant des mots presque aussi dégradés Que leur individu!... Quelle engeance putride! Cela boit, cela mange et n'a pas une ride!

Près de ce vieux portail

Qui vomit chaque soir la fille dégradée, Voyez-vous cette vieille affreusement ridée? Son crâne en toit fuyant a pour gouttière un nez Qui filtre le tabac. Des Laïs de son temps ce fut la plus infâme: Si le diable existait il la prendrait pour femme. Depuis trente-six ans qu'elle est dans le quartier, Jamais vide-gousset ne fit mieux son métier Et n'entra plus avant dans le gouffre du vice:

C'en est fait, plus d'amour, plus de célestes flammes Unissant à la fois et les corps et les âmes; Plus de couples heureux, de regards plein d'espoir, Des soupirs s'envolant sur les ailes du soir, Des pleurs silencieux, perles du cœur venues Que l'amour fait tomber sur des mains ingénues!

Là rien n'est respecté, pas même l'innocence; On y souille la vierge en son adolescence, Et la fille du peuple, angélique trésor, En voyant ses haillons se livre pour de l'or!... Ah! l'or a fait pleurer bien de pauvres familles, Il a bien corrompu des vertus en guenilles, Fait sortir des maris quand venaient les amants, Désuni bien des cœurs, rompu bien des serments: L'or, c'est la clef magique ouvrant toutes les portes, C'est le doigt enlaçant les fleurs aux feuilles mortes, Le laid avec le beau; c'est l'agent infernal Qui pose un front ridé sur un front virginal.

On ne peut arrêter le fleuve dans sa course, Dira-t-on. On le peut, si l'on comble sa source! Remontons au principe, à l'amour, à la foi!

... et faisons une loi Dont la sévérité puisse atteindre le vice Et la corruption, cette hydre qui se glisse au salon, du salon au boudoir, Du boudoir au grenier d'où déserte l'espoir; Qu'à toute heure, en tout lieu, la mère de famille Puisse conduire enfin ou son fils ou sa fille, Sans frémir de dégoût à d'immondes clameurs, Et sans voir ces tableaux qui font rougir les mœurs; Car le vice est un mal affreux, épidémique: Il change en être immonde une face angélique.

Oui, malheur à celui qui porte un cœur taré! N'ayant jamais aimé, n'ayant rien vénéré, Il ne frémira pas d'extase à ce mot: J'aime!... Aimer, c'est s'élever jusqu'à l'Etre suprême! Et l'on ne monte à Lui qu'animé par l'amour. Le vice c'est la nuit, la vertu c'est le jour... Jeunes filles, cœurs purs parfumés d'innocence, Si belles d'avenir en votre adolescence, Qui portez dans vos yeux l'azur du firmament, Gardez votre pudeur. Si votre cœur aimant Un jour s'épanouit, comme une fleur céleste, Aux rayons de l'amour, que la pudeur vous reste! Aimez, Dieu vous l'a dit: il est si doux d'aimer! Mais ne souillez jamais ce qu'on doit parfumer. Lorsque vous passerez sur la place publique, Si vous voyez la femme au regard impudique, Jeter un mot grossier à qui barre ses pas, Ne la méprisez point, mais ne l'enviez pas; N'enviez pas sa robe aux moelleuses fourrures,

Vous trouveriez dessous un cadavre vivant! Si votre main touchait le plâtre de sa joue, Jeunes filles, vos doigts seraient tachés de boue! Rappelez-vous toujours qu'il n'est plus de bonheur Quand de l'âme s'exile à jamais la pudeur;

Que le pain le plus doux pour une pauvre fille Est celui que produit sa diligente aiguille.

*Guignol se tait, sa lecture est achevée; il devient pensif; Gnafron, émerveillé, ne peut contenir son admiration.*

GNAFRON.

Eh ben, mon vieux Chignol, te peux fermer ton bec!... Et tout ça pour deux sous! en plus! la couëne avec!!!

COGNE-MOU.

Le *Salut public* vise évidemment à s'ajouter un nouveau sous-titre, celui de

## Tirelire de la reconnaissance

La circulaire destinée à inspirer aux parents des élèves du petit collège de Saint-Rambert l'idée de faire un cadeau à leur directeur, nous paraît le sublime du genre.

En voici le texte exact:

« Les parents des Elèves du Lycée de St-Rambert qui désireraient, à l'occasion du jour de l'an, offrir un présent à Mme Lambert, peuvent verser, d'ici au 31 décembre, la somme de 5 fr. pour chaque élève, au bureau du SALUT PUBLIC, rue Impériale, 33, à Lyon.

« Lith. Storck. Lyon. »

Le *Progrès* annonce que M. Lambert, directeur du petit collège de St-Rambert est complètement étranger à cette circulaire.

Nous voulons bien le croire, mais nous demandons hautement:

Qui a fait imprimer cette circulaire chez M. Storck?

Qui l'a portée au *Salut public* et s'est entendu avec cette caisse de bienfaisance du grand format?

Dans tous les cas il est inexplicable que notre pléide confrère n'ait pas mis un empressement égal à M. Lambert, à démentir sa coopération dans la petite combinaison en question; et au risque de nous attirer un second procès en diffamation, nous n'hésitons pas à signaler cette nouvelle naïveté du *Salut public* qui paraît décidément aspirer au monopole de toutes les maladresses qui se commettent dans la presse.

Quant au *Progrès*, nous nous livrons depuis quelque temps à faire la statistique des articles qu'il emprunte à des confrères sans faire connaître la source d'où il les tire. — Il n'est pas possible de mépriser les signatures comme le fait ce journal auquel on pourrait parfois supposer de l'intelligence si en lisant les autres journaux on ne découvrirait que les signatures Palle et Jantet dissimulent celles des principaux rédacteurs des feuilles de Paris et des départements.

## LES PUPAZZI LYONNAIS

Il n'est sans doute personne qui ne connaisse au moins de nom les *Pupazzi* de Lemerrier de Neuville. Ce sont de petites marionnettes que leur créateur fait parler et agir de telle façon qu'elles sont devenues la photographie et le complément obligé de toute célébrité contemporaine.

Il était naturel que M. Lemerrier de Neuville vint prêter son concours au *Journal de Guignol*. Nous publierons donc, sous le titre de PUPAZZI LYONNAIS, une série de portraits-charges des principales individualités de notre ville.

A tout seigneur tout honneur. Nous commençons aujourd'hui par Jules FAVRE, l'éminent avocat et homme d'état. Notre député a trop d'esprit et de tact pour ne pas rire le premier en lisant la parodie de son style oratoire. Ce n'est jamais de Lyon, du reste, que pourrait partir un trait blessant pour le grand orateur.



JULES FAVRE

(PASTICHE.)

Penser n'est rien !

Tout réside dans l'accouplement des mots, le manie-  
ment des tropes et l'équilibre des périodes !

Parler est le grand point et le grand art !

Et quant à moi, lorsque j'ai quelque matière politique  
judiciaire à examiner et à produire, je ne me préoc-  
cupe, — ni de ses origines historiques, ni de ses points  
de contact avec les diverses idées de l'esprit humain, —  
ni des conséquences politiques ou sociales qu'elle peut  
engendrer !

Je me contenté d'y introduire certains lieux-communs  
rafraîchis, dont le développement précipité et véhément,  
mélange du cliquetis retentissant des mots les plus so-  
nores déconcerte et ravit l'auditoire.

Et tout de même que vous n'êtes pas sans avoir assisté  
à ces jeux prestigieux du cirque, dans lesquels un jon-  
gleur, rompu à toutes les finesses de son art, lance à  
travers l'espace une superbe plume empanachée, qui  
monte vers la voûte, puis redescend et retombe juste sur  
le nez de l'histriion.

De même l'orateur tel que je le comprends, lance sa  
période avec une apparente spontanéité : on craint qu'elle  
ne soit perdue et qu'il se brise... la victoire, en haleine,  
n'a pas assez de bravos, lorsqu'elle vient lentement s'en-  
rouler dans une queue majestueuse !

Auditoire du cirque ! auditoire de tribune ! charmants  
mortels ! vous n'avez pas aperçu que l'histriion et l'ora-  
teur avaient caché une balle à la tige de leur plume, et  
avez pris pour supériorité de l'exécutant, ce qui n'était  
tout au plus qu'un agréable secret de prestidigitation !

PUPAZZO.

## Avis-Guignol.

Le Monsieur chauve qui a oublié sa per-  
misse dans un lieu mal famé est prié de la faire récla-  
mer, personne n'en voulant à aucun prix.

La famille qui, pour ses générosités du  
nouvel an, envoie les boîtes de bonbons qu'on lui a don-  
nées, est priée de ne pas oublier au fond les cartes des  
premiers donateurs. Cet oubli a failli avoir des con-  
séquences graves.

Dites donc, Monsieur, ce n'était pas assez  
de rendre votre femme malheureuse, il fallait encore la dé-  
pouiller, après sa mort, de son chapelet en argent ! Vous  
êtes prié de vouloir bien faire vendre cet objet et d'en  
réserver la valeur pour la prochaine souscription en fa-  
veur des ouvriers sans travail.

Nous avons reçu de M. Diday, la lettre suivante que  
l'abondance des matières ne nous a pas permis de publier  
la semaine passée.

A Monsieur le rédacteur en chef, du *Journal de*  
*Guignol*.

Lyon, le 25 décembre 1865.

Monsieur,

Je voudrais n'avoir qu'à vous remercier des paroles  
beaucoup trop flatteuses que vous m'adressez. Ce n'est  
pas par cet excès que votre journal pêche d'ordinaire ; et  
je suis presque confus d'avoir été l'objet d'une aussi ai-  
mable dérogation à ses habitudes.

Cependant, à côté des péchés véniels que vous placez  
comme ombre à mon portrait idéalisé ; il est une accusa-  
tion plus grave dont je tiens à me disculper.

« Souvenez-vous aussi, me dites vous, de quelques lignes, per-  
sistantes qui recommandent, chaque quinzaine, à l'attention  
des praticiens vos confrères, telle ou telle pharmacie où le pu-  
blic est sûr de trouver tel ou tel médicament, telle ou telle eau  
minérale ou cubèbe récemment pulvérisé ; — je souligne ces deux  
là, — alors que la pharmacie voisine en offrirait de tout sem-  
blables. »

Si je connaissais, en effet, une pharmacie où tel médi-  
cament fut toujours mieux préparé qu'ailleurs, je croirais  
ne faire que mon devoir en la recommandant aux malades  
qui me donnent leur confiance ; et, à ce sujet, je signale  
à la prochaine colère de Guignol, ces *loyolaces* docteurs  
qui, plutôt que de médire du prochain (quand ce pro-  
chain est un apothicaire), livrent sans remords leur client  
aux embûches de l'ignorance patentée ou d'un bon mar-  
ché perfide.

Mais, en fait, ai-je « chaque semaine comme vous le  
dites, recommandé une pharmacie pour son eau miné-  
rale, pour son cubèbe... » Venez chez moi, Monsieur, je  
vous en prie ; je mets à votre disposition la collection entiè-  
rière de mon journal ; et que je devienne spirite sur  
l'heure, si vous y découvrez de quoi justifier la première  
ligne de votre reproche !

Sera-t-il donc interdit au journaliste de louer gratis, en  
signant ses paroles, ce qu'il juge être bon, utile ? S'il ne  
se borne pas, comme le gazetier type de Morger, à « parler  
de la santé du roi et des biens de la terre » sera-t-il atteint  
et convaincu de réclame ? Et vous même, cher Monsieur,  
vous qui m'accusez, qu'auriez fait, à ce compte, sinon la  
plus délicate, la plus désintéressée, mais à coup sûr la  
plus flagrante des réclames pour ma *Gazette* et pour moi.

Veuillez, Monsieur, agréer l'assurance de ma parfaite  
considération.

P. DIDAY

Nous n'avons qu'à remercier M. Diday de sa  
réclamation presque élogieuse, et du ton dans  
lequel elle est conçue : si M. Diday a voulu donner  
une leçon sanglante à ses confrères du grand for-  
mat, il a parfaitement réussi ; s'il ne l'a pas cher-  
chée, il l'a trouvée quand même et nous l'en re-  
mercions.

Quant à la question des annonces ; si nos  
innocentes railleries ont besoin d'être expliquées,  
nous n'avons à citer à ce sujet que le seul numéro  
de la *Gazette* qui nous revienne à la mémoire en  
ce moment, celui du 16 juillet 1862, où nous  
lisons la note suivante :

« A côté des bruyantes spécialités parisiennes  
rappelons un très-utile perfectionnement apporté  
au traitement du goitre, par les nouvelles *pastilles*  
*d'éponge*, et la nouvelle *pommade iodée* de M. T...  
pharmacien à Lyon. »

Il est juste d'ajouter que la petite note que voici  
est suivie de quelques lignes, qui en recomman-  
dant un hôtel dans une station thermale, ont bien  
soin de prévenir le public que les annonces payées  
ne sont pas reçues à la *Gazette médicale*.

Nous n'avons jamais mis en doute le désinté-  
ressement du docteur Diday, nous avons simple-  
ment voulu établir que quelquefois, la *Gazette*  
dérogeait à ses habitudes de journal non timbré,  
et nous sommes convaincus que les éclaircisse-  
ments fournis par le savant directeur de la feuille  
médicale, ne serviront à l'avenir qu'à inspirer une  
confiance très-grande pour les maisons qu'il re-  
commande ; puisqu'il demeure bien établi, que  
M. Diday n'écrit ses réclames qu'avec une plume  
*trempee dans son cœur et dans sa conscience*.

Ceci dit, non-seulement nous ne retirons aucun  
des éloges accordés à ce journal, mais encore

nous sommes heureux de trouver une occasion  
de plus de le citer comme un modèle d'érudition,  
d'esprit et de fine critique.

CHAMPAVERT.

## LETTRE DES ANTIPODES

— Aie ! prenez donc garde ! me fit un passant.

— Monsieur, répondis-je, je vous présente mes excu-  
ses (je venais de lui marcher sur le pied) ; je vous ai sans  
doute fait mal.

— Moi, comment donc ! mais au contraire ; enchanté  
d'ailleurs d'avoir fait votre connaissance.

Et nous partîmes bras-dessus bras-dessous.

Il y a des gens qui se plaignent de la difficulté de trou-  
ver des amis. Ici rien n'est plus facile, il n'y a qu'à frap-  
per du pied le cor du premier venu, et l'ami sort de  
dessous votre talon de botte.

— Monsieur, me dit mon ami après quelques pas, vous  
voyez un homme qui a perdu sa femme il y a deux jours.

— Ah ! tant pis, et croyez que je prends part....

— Oh ! c'est un détail, et vous pouvez rengainer votre  
air de circonstance : cent cinquante francs au curé, cinq  
francs au suisse, et quarante sous à la loueuse de chaises ;  
voilà l'histoire. — D'ailleurs, la pauvre femme ne pouvait  
pas vivre, et je suis même étonné qu'elle ait duré aussi  
longtemps. Quand je l'ai épousée, il y a six ans, elle avait  
pour tout actif cent mille francs de fortune et une hyper-  
trophie du cœur. — J'avais bien envie de faire mettre  
l'hypertrophie dans le contrat ; mais en m'accordant sa  
main, mon beau-père, qui entre nous, est une canaille,  
mon beau-père m'avait dit : — Je vous le garantis, la  
pauvre enfant n'en a pas pour quatre ans et demi. —

Moi confiant, — je m'en suis rapporté, et j'ai été surfeit de  
dix-huit mois ; — mais, vous savez on n'en est pas là. —  
Quinze jours après la noce naturellement, je dis à Eu-  
doxie, — elle s'appelait Eudoxie — je dis à Eudoxie : Tu  
sais ma chère amie, nous sommes tous mortels, mieux  
vaut tôt que jamais, — et je lui fis faire un testament en  
ma faveur.

Sa succession s'est ouverte mercredi, à une heure,  
trente minute du soir, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous  
le dire.

Je me trouverais donc dans une aisance assez conve-  
nable ; mais le malheur est que mon beau-père, qui est  
une canaille, ainsi que je vous l'ai dit également, n'a pas  
jugé à propos de se laisser glisser ou de dévisser son  
billard, comme vous le préférerez. — Or, aux termes de  
je ne sais quelle loi, — il va m'écarter les cent mille  
francs de sa fille, sans prendre le moindre morceau de  
son hypertrophie.

Je sais bien qu'il a dit, au moment de l'enterrement,  
qu'il ne tarderait pas à suivre sa chère Eudoxie dans la  
tombe ; mais, ce sont des mots et je n'y compte  
guères. Non, ce qu'il y a de plus sérieux chez lui, c'est  
un catarrhe invétéré, qui lui travaille les bronches d'une  
façon assez gentille.

Un de mes parents qui me veut du bien, m'avait con-  
seillé de faire faire au bonhomme quelques promenades  
au brouillard.

— Ah ! en effet.

— Oui, il y avait du bon dans cette idée ; mais vous  
comprenez, on est honnête homme ou on ne l'est  
pas, et j'aime mieux laisser agir la nature, d'autant plus  
que j'aurai toujours la ressource des médecins.

— C'est juste.

— Allons, je vois que nous nous entendons ; mais me  
voilà arrivé chez mon notaire, et je vous dis au revoir.  
Voulez-vous me permettre de vous serrer la main ?

— Non, je préférerais vous écraser un second cor.

— Tiens, tiens, vous faites votre renfermé, hé bien  
vrai ! je vous croyais plus intelligent que ça : parce que  
je vous ai dit tout haut ce que les autres pensent tout bas ?  
Songez donc que j'ai la franchise en plus, et l'hypocrisie  
en moins : parbleu, il ne tenait qu'à moi de vous *lacrimer*  
une élégie sur mon épouse, et de vous *bucciner* un dithy-  
rambe sur mon beau-père, qui est une canaille, je le  
maintiens. — Mon Dieu ! on a fait ses classes, et on a eu  
en rhétorique un premier accessit de discours latin. Je  
vous aurai donc arrangé la chose aussi proprement que  
n'importe qui ; — seulement votre tête m'a plu, et je vous  
ai défilé le sac aux confidences ; je vois que je me suis  
trompé d'Achate, d'Euryale, ou de Pylade... Après tout,  
je m'en bats l'œil, comme disent les princesses du sang ;  
je suis un homme honorable moi ! je fais face à mes éché-  
ances, et j'ai dans ma poche la facture de mon tailleur  
acquittée. Quant à vous, vous n'êtes qu'un jobard.

— Il me semble lui dis-je, en manière d'adieu, que  
vous formez une assez jolie variété de l'espèce des gre-  
dins.

— Hein ? redites voir ça devant deux témoins, et vous  
verrez le joli petit procès en diffamation...

Je cours encore.

WILHELM GIRL.

## LES QUAIS DE LYON

## Les Dégraisseurs.

Le quai de l'Hôtel-Dieu est spécialement exploité par des industriels qui travaillent le col d'habit des nombreux passants; je veux parler des marchands de savon à dégraisser, variété de parasites dont l'espèce abonde à Lyon. Leur installation se fait d'habitude sur la cadette du quai ou sur un des bancs qui se trouvent de distance en distance entre les arbres de la promenade. Là ils déposent une boîte en sapin, légère, presque plate, où sont mis par ordre, pliés dans un prospectus, les morceaux du précieux savon, espèce d'enduit visqueux, jaunâtre, découpé par tranches d'inégales longueur.

Loin d'être un concurrent pour les dégraisseurs patentés, ils en sont au contraire la providence; ils ne touchent à aucun vêtement sans que celui-ci ne soit tout maculé. Ils se mettent ordinairement deux pour faire une figure; leurs victimes de prédilection sont les campagnards, les curés, les jeunes garçons qui font les courses pour les magasins, et tous ceux qui montrent une figure débonnaire.

L'un vous fourre un prospectus sous le nez, tandis que l'autre, avec une grande dextérité, répand une couche d'enduit savonneux sur le col et les manches du vêtement que vous portez; avec une brosse mouillée, il enlève rapidement les trois-quarts du savonnage, et laisse l'autre partie s'il voit que vous n'êtes pas disposé à acheter le fameux savon. Il ne néglige cependant rien pour vous décider à en faire l'acquisition; il vous certifie que leur savon peut se conserver dans une malle, dans une boîte, dans un tiroir, dans un carton de chapeau, même dans un mouchoir de poche; que le morceau ne coûte que deux francs; qu'avec cette somme on ne peut acheter ni un château, ni une maison de campagne. Quelques-uns, séduits par ces arguments et par l'espèce de lustre produit par la brosse mouillée, et malgré lequel les taches reparaissent de plus belle aussitôt la partie du vêtement sec, — offrent juste la moitié du prix fixé; ils sont toujours pris au mot; ils n'ont de dégraissé que leur poche.

Ces industriels sont toujours flanqués en vedettes par ces horribles femmes, hontes accouplées ensemble; le teint brûlé, la peau boucanée par le soleil de la Guillotière, armées d'un immense cabas, flasque, effondré, elles attendent le prix des premiers morceaux de savon vendu pour aller préparer le dîner, qui se compose presque toujours d'un Pot-au-feu; c'est probablement le grand air du Rhône qui leur donne une préférence pour cette nourriture solide.

Aperçoivent-ils un sergent-de-ville se diriger de leur côté, ils ne se dérangent nullement dans leurs opérations; celui-ci passe les bras croisés sur la poitrine, et les regarde d'un œil indifférent.

Et, cependant, Dieu sait si ces estimables industriels ne sont pas tout aussi désagréables que les Lyonnais auxquels une vieille habitude a appris à considérer chaque coin de maison comme une colonne vespasienne.

GALUCHET.

## THÉÂTRES.

**Théâtre des Célestins.** — *Madame Aubert*, par Edouard Plouvier. — *Un monsieur qui manque le coche*, par MM. Labiche et Delacour.

M. Edouard Plouvier a cherché dans son drame à retourner la maxime de Laroche-foucauld: « Il y a peu d'hon-

nêtes femmes qui ne se lassent à la fin de leur métier, » en mettant en scène une femme légère qui est tellement fatiguée du sien, qu'elle s'atelle à un piano dont elle apprend à gratter l'ivoire aux jeunes filles naïves, — à raison de deux francs le cachet.

Certes, personne ne professe d'admiration plus vive que moi pour ces conversions vraiment méritoires, le malheur est que la plupart du temps la vertu n'arrive aux petites dames qu'au moment où leurs charmes décrépis ne leur permettent plus d'exploiter le vice, et lorsque la petite machine s'est transformée en la vieille chose.

Ce n'est pourtant pas tout-à-fait le cas de Mme Aubert, chez elle c'est l'amour maternel qui a mis en fuite l'amour omnibus, et s'il ne lui a pas refait une virginité, il a du moins changé une courtisane en maîtresse de piano, ce qui vous semble un assez joli saut; — seulement, la malheureuse n'a pu reprendre aux orties la robe d'innocence qu'elle y avait jetée, sans se piquer vivement les doigts.

Voici comme :

A l'époque où Mme Aubert s'appelait Flora et était du dernier bien avec les garçons des cabinets particuliers; elle a fait connaissance entre la poire et le fromage, du marquis de Saint-Gery, et a mordu dans son patrimoine avec de si bonnes dents, qu'il n'est resté au pauvre diable qu'une salière en argent, et des œufs à la coque à manger sur ses vieux jours.

Cependant au milieu de sa vie agitée, Flora, a eu le temps d'avoir un fils qui s'appelle Georges; et c'est ce fils qui sera son châtimement. En vain, la malheureuse essaie-t-elle d'enterrer Flora sous Mme Aubert, en se dépouillant pour lui, de la fortune que lui a rapportée sa beauté vendue en détail; en vain s'efforce-t-elle d'expier un passé peu immaculé, par une vie de travail et de privation; son déshonneur lui reste, s'attache à elle et rejailit sur son fils.

Celui-ci se verra refuser la main de la jeune fille qu'il aime, parce qu'il a Flora pour mère; il se battra pour venger un outrage fait à cette Flora, et il aura pour adversaire Armand de St-Gery, le fils de l'ancien amant de la même Flora, son ami, son frère; car St-Gery est aussi le père de Georges.

Enfin! lorsque le pauvre garçon, reconnu par son père, se voit au moment de sortir du singulier imbroglio où l'a jeté sa naissance et d'épouser la fille du notaire, un très-brave homme dont la femme est condamnée à une migraine perpétuelle, l'infortunée Mme Aubert n'ose se mêler au bonheur de son enfant, s'éloigne confuse de cette famille où son déshonneur lui défend d'entrer, et courbée sous la honte du remords, va s'affaïsser sur une chaise écartée en s'écriant: Que les femmes honnêtes sont heureuses!

On le voit, le drame de M. Edouard Plouvier ne laisse rien à désirer sous le rapport de la moralité, et il faut savoir gré à l'auteur d'avoir évité le portefeuille rouge, le médaillon, les papiers de famille et autres rengaines semblables. — La pièce est mieux écrite que celles des dramaturges patentés Dennery et Cie, et elle prouve qu'on peut trouver des situations intéressantes sans les larder de coups de poignards ou les arroser d'acide prussique.

Quant au but pratique, je crains que M. Ed. Plouvier, ne l'atteigne pas dans notre bonne ville; qui, en effet, a-t-il voulu corriger: les cocottes? — Il n'y en avait pas à la première représentation. — C'est prêcher dans le désert.

L'œuvre est très-convenablement interprétée, surtout M. Saliné, Mmes Abit et Michon qui, dans un rôle de vieille grand-mère remue-ménage, est remplie de naturel et de bonhomie.

M. Laty, à qui a été confié le rôle assez important de Georges, ne sera jamais un bon amoureux, et il est vraiment inexplicable que la Direction s'obstine à faire roucouler cet acteur dont l'organe ne convient guères qu'aux mordieu et aux sang-dieu des drames de cape et d'épée.

Je comprends qu'on use de M. Laty, mais qu'on en abuse, — non. Ne voilà-t-il pas à présent qu'on l'affluble d'une soutane dans le drame de *Marceau*? De là à un rôle de rosière, il n'y a qu'un pas.

*Un monsieur qui manque le coche* est une bouffonnerie en trois actes, qui réussit facilement à sécher les larmes qu'à pu faire couler *Madame Aubert*.

Edmond Frigolin se livre à une course échevelée pour atteindre la main d'une jeune Clémentine, modiste au cœur léger, qui dit aux gens qui ne sont pas de son avis: — Attendez, je vas vous coller sous bande.

Deux fois le malheureux arrive quand sa belle est déjà en puissance de mari: il manque le coche.

Toute la troupe comique a donné dans cette pièce drolatique: MM. Seiglet, Martin, Mime, Lureau, Maurel et Lamy; Mesdames Lamy et Mathilde.

Chacun s'est tiré de son rôle avec entrain et bonne humeur; cependant nous nous permettrons de demander à M. Minne, pourquoi il cherche presque constamment ses effets comiques dans une diction saccadée qui devient fatigante à la longue. Cela n'est pas drôle du tout, et des gens mal intentionnés pourraient croire que les lauriers de M. Lamy l'empêchent de dormir, et qu'il compte plus sur le souffleur que sur sa mémoire.

**Théâtre Impérial.** — La reprise de *Roland et Roncevaux* n'a pas, je crois, amené d'encombrement aux guichets du théâtre. — Il faut le regretter, car la direction a monté cet opéra avec beaucoup de soin, et a métamorphosé ses comparses en Francs de la plus belle venue, tout reluisants d'armures, et de boucliers. Les pairs de Charlemagne notamment ne laissent rien à désirer sous le rapport des casques.

Quant à l'exécution, elle présente un ensemble des plus satisfaisants, les chœurs chantent juste, avec entrain, et M. Dulaurens a trouvé les notes les plus vibrantes de son organe infatigable pour exterminer les Sarrasins. Seulement pourquoi prend-il des allures tellement *matamore* qu'elles frisent le ridicule: il est bien certain qu'un Roland ne peut porter sa Durandal comme un cierge, mais de là à en faire un Don Quichotte, il y a loin. Je l'ai déjà dit, parfois les exagérations mesquines de M. Dulaurens feraient croire qu'il parodie les personnages dont il endosse la cuirasse ou le pourpoint.

Si le public a montré quelque froideur pour l'œuvre, un peu bruyante de Mermet, il s'est largement rattrapé de cette indifférence en prodiguant ses bravos et ses applaudissements frénétiques à M. Léon Achard qui a donné au galop trois représentations dans *l'Eclair* et la *Dame blanche*.

Notre ancien ténor léger nous est revenu avec plus de talent et moins de fraîcheur dans la voix: on devait s'attendre, c'est la progression naturelle, — et l'artiste se perfectionne aux dépens du chanteur; je prends ces deux mots dans leur acception rigoureuse.

Quoiqu'il en soit, M. Léon Achard a su de nouveau exciter l'enthousiasme de ses anciens admirateurs; enthousiasme qui, on nous permettra de le dire, va parfois un peu trop loin. Je suis le premier à reconnaître que M. Léon Achard est un chanteur des plus agréables à entendre; mais ce n'est pas une raison suffisante pour que quelques journaux, le *Salut public* en tête, publient des notices biographiques. Il ne manquerait plus que de lui élever une statue. Après ça, notre confrère est bien capable de recevoir à cet effet des souscriptions dans ses bureaux, comme pour Mme Lambert. Simplesse oblige.

FRÈRE JACQUES.

## AVIS.

Les personnes qui auraient des communications à faire au sujet de l'INDICATEUR LABAUME sont priées de s'adresser soit aux Facteurs réunis, passage des Terreaux, soit au Bureau de l'imprimerie, cours Lafayette, 5

## CORRESPONDANCE

*A M. Poinçon.* — Ce sont des réclamations à faire toi-même; du reste, il paraît que c'est un usage établi.

*A une réunion de dessinateurs.* — Vous avez raison, messieurs, mais soyez sûr que ce qui est différé n'est pas perdu; l'oubli se réparé l'an prochain, mais n'en soyez peut-être pas trop joyeux d'avance.

*A un gène lazarisiste.* — Connais-tu la loi du 17 février 1881 non, n'est-ce pas, ch' bien! médite-la.

*A M. Arthur B.* — Je suppose que vos vers n'étaient pas destinés à l'impression; ce sont des sujets que nous ne pouvons traiter... Et les mœurs.

*A M. Auguste.* — Merci de ta confiance; ton sujet est à l'étude et passera après vérification des délits.

*A M. Sans cervelle.* — Ton vœu sera exaucé bientôt; réjouis-toi donc et merci de tes aimables souhaits.

*A M. Burdin.* — Un avis ne suffirait pas: c'est un camée qui faudra. Envoyez-nous donc vos renseignements à ce sujet, nous les ferons contrôler, et alors vous serez satisfait.

*A M. La Griotte fils.* — Envoyez-nous tes balançoires, — ton avis sera pris en considération.

*A M. l'Admirateur.* — Nous n'insérons pas de chansons, mais cela, monsieur, nous mettrons la vôtre, qui est fort jolie.

*A M. J.-B., ouvrier lyonnais.* — Même réponse que la précédente.

*A M. Rabotibus.* — Envoyez votre exquise en prose; nous ne pouvons pas mettre davantage de vers, — le sujet est du reste excellent.

*A M. Tire bouchon.* — Tu ne vas donc nulle part, que tu n'as pas entendu tout ce qu'on a dit de mal de nous pour avoir efflué ce sujet, sans cela tu aurais compris que nous sommes obligés de ne pas parler de cela pour le moment. — Merci quand même.

*A M. Cocafouillo.* — Merci mille fois de tes souhaits, ce n'est pas d'aujourd'hui que nous apprécions ta sympathie.

*A M. Dodore Binon.* — Mon petit ami, si nous te connaissons mieux, nous t'enverrions des bonbons en récompense de ta bonne parole: c'est en nous lisant assidûment que tu deviendras sage.

Le Gérant, E. THOMAIN.

IMPRIMERIE LABAUME, COURS LAFAYETTE, 5